



PREMIER CHAPITRE

Survivre avec les loups Misha DEFONSECA

ISBN : 978-2-266-17936-2

N° 10499

Prix : 5,30 €

1

MERCI MADAME

Les passants m'ignorent. Ils ne voient pas que je suis un loup égaré dans la ville. Un loup gris mâle ou femelle, sans nom, sans âge et sans repères dans l'indifférence humaine. Je crains la foule et, les narines frémissantes de dégoût, m'écarte gauchement des gens qui me croisent. Je hais la peau humaine et son odeur de mort.

J'étais une petite fille lorsque j'ai fui leur monde. On m'appelait Mishke, j'étais juive et j'avais sept ans. Ils m'ont rattrapée un jour pour m'envoyer à l'école et puis à la messe avec un chapeau ridicule sur ma tignasse. On m'oblige à porter des vêtements laids et encombrants, des chaussures trop étroites pour mes griffes recourbées accoutumées à la terre humide des bois. On ne voit que mon apparence, laide de souffrance, je suis couverte de plaies et de croûtes, les pieds déformés par ma longue marche à travers leur monde en guerre. J'ai vu la mort partout, connu le froid et la faim plus qu'ils ne sauraient l'imaginer. J'ai vécu parmi les loups, je suis devenue loup moi-même de corps et d'esprit. C'est pourquoi ils ne comprennent pas cette force violente qui m'habite, ce besoin impérieux de mordre si on m'attaque, cette faim que je ne parviens pas à satisfaire, et cette liberté sauvage que je cherche par tous les chemins possibles depuis qu'on m'a enfermée, sans jamais la trouver.

Ce jour-là, dans la ville, je suis sur les traces de mon ancienne meute. Il y a quelque part dans Bruxelles une rue, un petit immeuble triste, un logement poussiéreux et presque vide, où je me cachais sous un lit. J'étais alors une petite fille blonde aux yeux verts. Je reconnais vaguement l'endroit où je passe maintenant, cette ligne de tramway luisante qui emprunte la rue Gallait, la ligne 56 d'un quartier pauvre de Bruxelles. Je vois une école, est-ce celle que j'ai connue, où une femme en noir est venue me prendre par la main, alors que j'attendais mon père ? J'étais assise sur trois marches de pierre grise. Je ne vois pas ces marches, ont-elles disparu ? Ce porche ne me rappelle rien. Il faut bien choisir une piste, je décide de partir de là. En suivant la ligne de tramway, je devrais retrouver la rue de mes parents. Mais il y a trois rues devant moi, deux sont droites et montantes, et l'autre en biais.

Je parcours les trois, le nez levé vers les immeubles, à la recherche d'un indice. L'une des rues est vite éliminée car elle tourne, et ce n'est pas le souvenir que j'en garde. Restent les deux

autres. Mêmes immeubles, mêmes balcons partout, façades identiques en enfilade, je vais en choisir une à mi-chemin. Il me semble que l'immeuble était situé au milieu d'une rue, mais il est difficile d'estimer une distance dans mon souvenir. J'étais petite, dix ans se sont écoulés et il est possible que ce soit plus haut, ou bien plus bas... Je remonte encore cette rue lentement, et la redescends sans que surgisse un détail qui puisse m'aider. Le temps passe, et j'ai menti à mes tutrices en prétendant que j'allais à l'école cet après-midi, alors qu'il n'y a pas cours. Depuis quelque temps je jouis de la toute petite liberté consistant à faire seule le chemin de l'école. Je suis supposée rentrer chez elles à une heure précise, on ne m'autorise pas le moindre écart. C'est donc la première fois que je me risque seule en ville à la recherche de mon passé. Il est forcément là, dans ce quartier, quelque part derrière l'une de ces façades, ou celles de l'autre rue, mais je n'ai plus le temps de tergiverser. Ceux qui habitent ici doivent avoir su après la guerre ce qui s'était passé. Alors, au hasard, au beau milieu de la rue, je m'arrête devant l'entrée d'un immeuble. Si ce n'est pas là, on me dira bien quelque chose, d'aller voir en face, ou à côté, ou un peu plus bas. Moi qui ai fait des milliers de kilomètres seule à travers l'Europe en guerre, me voilà perdue sur un territoire minuscule, incapable de distinguer un balcon d'un autre. Si j'étais dans un bois ou dans une forêt d'Allemagne, de Pologne ou d'Ukraine, je saurais retrouver la tanière des loups, l'arbre creux ou la pierre au détour d'un ruisseau. Ici ce n'est pas si simple, et j'hésite devant ces portes identiquement closes.

Bizarrement, j'ai l'impression d'avoir sept ans de nouveau et j'ai peur qu'on me chasse avec mépris, que quelqu'un me claque la porte au nez. Je ne suis plus un loup à cet instant, rien qu'une adolescente maigre et maladroite dont le doigt rongé de cicatrices hésite devant trois sonnettes. Ce n'était pas en bas dans mon souvenir, j'appuie donc sur le bouton du milieu.

Quelqu'un apparaît à ce balcon que j'espère sans vraiment y croire être le mien. Une voix de femme m'interpelle :

— C'est pourquoi ?

— Je voudrais vous parler, s'il vous plaît, madame.

Je crains que mon aspect la rebute car mon visage n'a rien d'avenant – cheveux courts, presque ras, la peau épaissie par les croûtes que je gratte sans cesse et jusqu'au sang parfois... Ma démarche lourde, encombrée de ces chaussures qui ne m'iront jamais... Je recule en levant courageusement la tête, prête à fuir. Mais la femme répond :

— Je descends.

Lorsqu'un être humain inconnu est en face de moi, j'ai encore du mal à m'exprimer, par méfiance, et aussi parce que j'ai trop pris l'habitude de me parler sans ouvrir la bouche. La plupart du temps je ne m'adresse qu'à moi, comme je le faisais durant ces longues années de solitude totale. Alors, devant cette femme, une fois la phrase construite en silence je la ressors d'une traite et sans respirer pour ne pas me tromper.

— Madame, mes parents ont été arrêtés pendant la guerre ici, ils ont été pris avec beaucoup d'autres gens dans la rue, je suppose que c'est dans cette rue, est-ce que vous en avez entendu parler, je voudrais savoir.

— Oui, il y a eu des gens arrêtés dans la rue, mais dans l'autre aussi. Comment s'appelaient vos parents ?

— Je ne sais pas.

— Mais votre nom de famille ? Vous ne connaissez pas votre nom ?

— Je ne sais pas. Maman s'appelle Gerusha et papa Reuven.

La femme me regarde avec étonnement. Je n'aimerais pas qu'elle en demande davantage sur moi, je déteste ce nom que je porte aujourd'hui, qui n'est pas le mien. D'ailleurs, je me fiche éperdument des noms de famille, est-ce qu'un loup a un nom de famille ? Un cheval ou un chien ? Ce « Monique Valle » qu'on m'a collé à la peau ne rime à rien pour moi. Je suis

Mishke, c'est tout. Devant mon silence, la femme enchaîne rapidement, pour se débarrasser de moi j'imagine.

— Nous, quand on est arrivés ici on n'a rien trouvé, juste une boîte et des photos éparpillées par terre. Je n'ai pas pu les jeter, ça me faisait mal au cœur, alors mon mari les a gardées quelque part, attendez une minute.

Elle ne me laisse pas entrer, mais elle est tout de même gentille de me parler de photos, et j'ai l'espoir de les voir, alors je ne m'enfuis pas. J'attends devant l'entrée, et mon cœur bat un peu plus vite. Est-il possible que je sois tombée au bon endroit, que je reconnaisse ma mère ou mon père sur ces photos ? Je ne sais même pas s'il y avait des photos dans leurs affaires, il y avait si peu de choses dans ce logement. Aucun meuble à part un lit, où nous dormions tous les trois, une table et des chaises, un fauteuil, les vêtements accrochés au mur, un placard sur le palier où se trouvait un fusil caché derrière les balais. Je l'ai vu, ce fusil, j'en suis certaine. Et aussi mon cheval de bois, Jules. Jules n'était qu'une tête pelucheuse et usée, plantée sur un manche à balai, un vieux jouet d'avant-guerre, et je galopais à califourchon sur ce coursier fougueux dans un monde imaginaire. Il était mon ami, je le reconnaîtrais à la douceur de ses oreilles râpées et même à son odeur s'il était quelque part dans cette maison. J'attends en contemplant la rue qui monte et redescend.

Il y avait un épicier au carrefour, et un cheval qui passait régulièrement devant chez nous, attelé à une charrette, il s'arrêtait juste au coin de l'épicerie. Et le charretier criait : « Ho ! Jules... » pour l'arrêter et « Hue ! Jules... » pour le faire repartir. J'avais donc appelé mon cheval Jules.

Il n'y a pas d'épicerie ici. Pourtant, je suis sûre d'être dans le bon quartier. J'ai entendu dire une fois qu'il fallait se méfier de l'épicier, parce qu'il avait dû dénoncer des gens. La boutique a peut-être disparu après la guerre.

— J'ai ça, voilà, vous pouvez regarder. Si vous trouvez quelque chose, prenez-le.

La femme me tend une boîte de carton gris, sans couvercle, avec des photos en pagaille, des petites, des grandes, et je fouille dans ce désordre avec gêne, mal à l'aise sur le pas de cette porte. Elle attend patiemment, mais je sens qu'elle a hâte de me voir partir, que je dise : « Non, ce n'est pas mes parents, excusez-moi... » ou alors que je choisisse une photo, en la remerciant.

Mais il y en a trop et elle reste là à me regarder soulever le paquet de photos et le trier maladroitement, je ne sais plus quelle attitude je suis supposée adopter devant ces visages et ces silhouettes sur papier noir ou jauni. Il y a beaucoup d'enfants, des adultes aussi qui posent dans des tenues diverses, des groupes de gens ; certains clichés doivent dater d'avant la Première Guerre mondiale. Parmi les plus grands, deux portraits m'attirent : celui d'un homme, simplement parce qu'il est blond avec des yeux clairs comme mon père – il pourrait être son frère. Et une femme qui ne ressemble pas du tout à ma mère. Elle est jolie, mais moins que ne l'était maman, elle sourit en montrant des dents blanches, ses grands yeux sont un peu tristes mais ses cheveux sont courts, au contraire de maman qui avait de magnifiques cheveux noirs ondulés. Elle était si belle, maman. Ce ne sont pas mes parents. Pourtant je vais prendre ces deux photos, parce qu'il y a un homme blond et une femme aux cheveux sombres. Ils ne m'appartiennent pas, mais je les choisis, comme on sortirait des fantômes de l'ombre à la lumière, d'abord parce que cette femme attend que je me décide et aussi pour le symbole. Je ne pose même pas la question de savoir à qui ils sont, et il n'y a rien d'écrit au dos de toute façon. Ce sont des parents oubliés, que l'on a chassés de chez eux, comme les miens, et qui ont dû subir le même sort. Ils me serviront de souvenir visible.

Je vais les cacher pour éviter qu'on me demande des explications, qu'on me les reprenne, qu'on me traite de voleuse, ou pire qu'on ricane de mon obstination à me dire juive et à m'appeler Mishke. Un jour, lorsque je serai enfin libre, je les mettrai dans un cadre pour les

accrocher au mur. Et je les regarderai tous les jours, comme s'ils représentaient à eux seuls ma tribu inconnue. Je leur offrirai des fleurs et j'allumerai des bougies, comme le faisait maman les soirs de fête juive.

— Je prends ça, madame.

— Ah, bien, je suis contente.

Elle ne pose même pas de questions, et je ne donne pas de raison. Au fond elle s'en moque, malgré son amabilité de pas de porte. Peu lui importe qui sont ces gens, et qui je suis moi-même. Je dérange. La guerre est finie.

— Mais j'aurais aimé savoir ce qui s'est passé, madame.

— Oh, nous on ne sait pas, on n'était pas là, les gens d'ici racontent qu'il y a eu des arrestations et qu'on a chassé des gens, mais il faudrait que vous alliez un peu plus haut, et aussi de l'autre côté du quartier, parce qu'il y a eu plusieurs rafles dans beaucoup de ces rues-là...

Son regard me gêne, il n'a rien d'une menace, et pourtant j'ai besoin de fuir à présent.

Je dois rentrer vite de toute façon, il est juste assez tard pour que je sois sûre de me faire disputer en arrivant. Et je suis tellement triste et déçue par cette vaine tentative, que je n'ai pas le courage d'aller plus loin. Aller où d'ailleurs ? Sonner à toutes les portes du quartier ? Ou compter les immeubles de deux étages avec un balcon au premier ? Mendier un effort de mémoire comme une pauvre affamée de souvenirs ?

Je n'ai pas mendié ma nourriture quand j'étais seule au monde, je l'ai toujours volée. Je n'ai jamais mendié d'affection non plus. Seuls les loups m'en ont nourrie comme une des leurs. J'étais sans le savoir un petit loup qu'ils ont reconnu et comblé de leur gibier et de leur chaleur. Eux seuls m'ont protégée, et j'ai eu tort de chercher le chemin de mes souvenirs d'enfant parmi les humains. Je ne reviendrai pas sur mes traces, mieux vaut les laisser s'effacer définitivement. Je n'ai pas de nom, je m'en fiche. Pas de famille, je m'en fiche aussi.

J'ai survécu avec les loups, c'est une empreinte indélébile que je porterai toute ma vie. J'apprends maintenant à vivre au milieu des humains, et j'apprends bien, sans les aimer, avec juste ce qu'il faut de haine pour tenir debout sans pleurer. Je sais faire l'humain, je connais leurs grimaces, j'ai appris à parler, à lire, à écrire, à mettre un masque comme eux. Et j'éprouve toujours une intense jubilation de ce que j'ai vécu d'exceptionnel et qu'ils ne connaîtront jamais. M'endormir dans une tanière, blottie contre une louve, ronger les mêmes os, m'aplatir devant le chef de meute.

Voilà pourquoi le cordonnier n'a rien pu faire pour mes pieds endurcis, aux doigts recroquevillés comme des serres. Mes pieds de petite fille ont grandi dans les bois, affublés de tout ce que je trouvais pour les protéger. Vieille savate, botte de soldat, chiffon, galoche, la corne en est devenue épaisse, je sais la racler au couteau, arracher ce qui me gêne avec les dents et rogner les ongles. Quand je crevais de faim, j'ai mâché ces morceaux de corne ou d'ongles, pour me donner l'illusion de manger. Ils m'ont fait souffrir, et le savent encore.

Tu n'as pas la plus petite idée, madame « qui n'était pas là pendant les rafles de juifs », de comment j'ai fait ma propre guerre. Ces deux portraits, que j'ai pris sous ton nez, je vais les honorer, parce qu'ils ont subi le même sort que ma mère et mon père. Et ils seront bien plus honorés sous mon matelas d'orpheline, que quelque part au fond d'une boîte, dans un coin de ta maison.

— Au revoir madame, merci madame.

Je rentre chez les deux dames chargées de m'héberger et de m'instruire. Sybil et Léontine, vieilles filles mariées à leur Dieu. Elles vont crier comme des oies parce que j'ai fugué, menti, me traiter de traîne-savate et de tous les autres noms dont elles m'affublent. Je suis une sauvage, une moins-que-rien qui va pisser dans le jardin au lieu d'utiliser les toilettes comme une bonne petite orpheline reconnaissante. Un petit monstre qui refuse les chapeaux ridicules. Une

vilaine fille qui ne supporte pas les culottes de coton ni les chemises de nuit en pilou boutonnées jusqu'au menton. Une rebelle à ce Dieu qu'elles m'ont imposé et qui n'est pas le mien. Si elles savaient ce que je cache sous mon matelas ! Mon dernier couteau déniché dans les bois, la boussole qui m'a guidée pendant toutes ces années vers le soleil levant, les étoiles russes arrachées au bonnet d'un soldat mort. Les ultimes trésors de ma vie d'errance avec les loups. Je change régulièrement de cachette, je suis bien plus maligne qu'elles ne le croient. Je passe par les fenêtres, grimpe sur le toit, avale toute la nourriture qu'on me présente, comme si je devais fuir à nouveau avec la perspective d'un ventre vide pour de longs jours.

Elles ignorent tout de ma vie puisqu'elles n'ont pas voulu la connaître.

— Mais non tu n'es pas juive... Mais non tu ne t'appelles pas Mishke... Tais-toi, Monique ! Tu dois savoir ta prière et réciter le « Je vous salue Marie », aller te confesser et t'agenouiller à l'église. Tu as quatorze ans, tu dois te conduire comme une jeune fille. Ton nom et ta date de naissance sont inscrits à la mairie. Tu es née le 12 mai 1937, tu t'appelles Monique Valle et ne cherche rien d'autre !

— Non, maman m'a dit que j'étais née en 1934, je n'ai pas quatorze ans... j'en ai dix-sept !

— Tout ça, c'est fini, Monique. Tu as un nom, ça suffit.

Je m'en fiche de leur nom. J'avais six ans quand on m'a volé mes parents, leur amour et mon nom. J'avais sept ans quand j'ai dû me sauver. Je m'accroche à cette certitude et à quelques mois près ça n'a pas d'importance. Elle est là mon identité, dans mes jambes fortes et tout en longueur, habituées à marcher et à courir. Dans mon estomac de loup affamé, dans mes dents blanches et solides qui ont tout rongé. Je suis un animal fort et courageux, j'ai appris seule à me défendre, à attaquer, à survivre. Je n'ai rien de commun avec cette Monique Valle que l'on enferme à l'école du quartier pour qu'elle devienne bonne sœur ou institutrice !

Les bigotes m'ont donné des murs et un toit, elles me nourrissent, j'en profite jusqu'au jour où elles n'auront plus le droit de m'y enfermer.

Je suis peut-être une mauvaise fille selon leurs critères, mais malgré tout le bien qu'elles disent me vouloir, je sais parfaitement ce qu'elles cherchent à tuer en moi. Comme toujours, il ne faut pas être juive, il faut oublier Mishke, et les loups et le reste.

Mais ça, jamais.